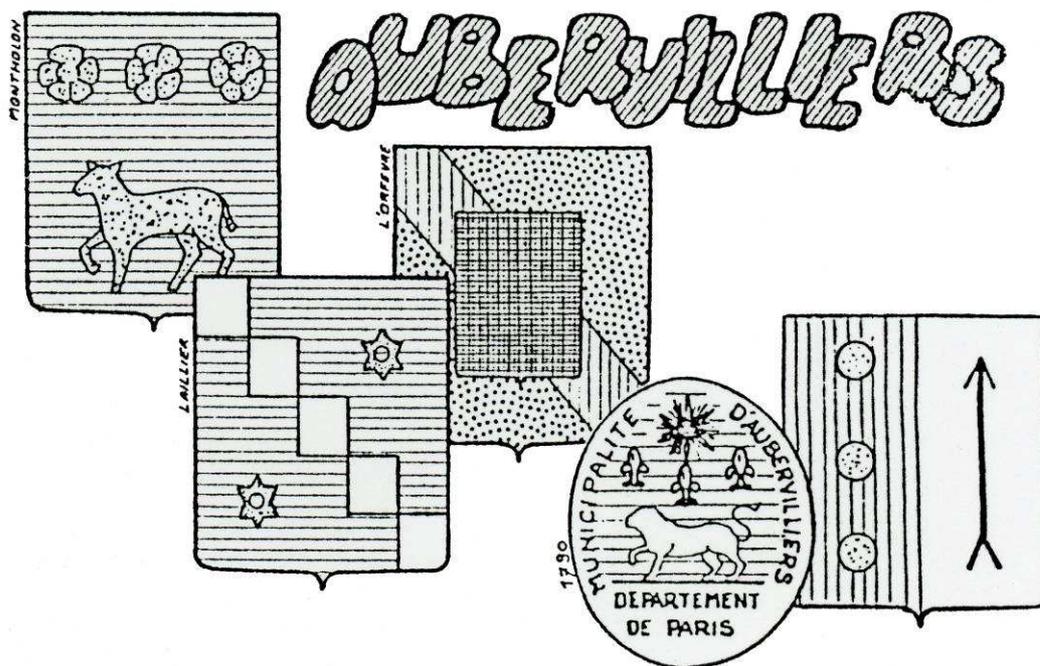


SOCIETE DE L HISTOIRE ET DE LA VIE

A AUBERVILLIERS



les Vertus

à travers le temps

Quoi de neuf depuis 4 mois ?

Vous savez que la municipalité a acquis la maison de culture de Monsieur et Madame MAZIER (voir notre bulletin N° 15) et que celle-ci a besoin d'être restaurée. Nous avons pour cela décidé de contacter divers organismes et associations. Monsieur ROEHR a, dans ce but, déjà pris contact avec la Maison de l'Habitat, l'association "Les Sablons" et doit en discuter avec d'autres organismes ou collèges de notre ville afin de mettre sur pied une restauration avec l'aide de bénévoles, sous la direction de la municipalité pour la partie technique.

Nous avons posé notre candidature à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et de l'Île de France, présidée par Monsieur Jean JACQUART, Professeur Emérite de l'Université de Paris I. Nous avons été admis à l'unanimité des suffrages. Nous espérons que cette adhésion nous permettra d'élargir nos connaissances et les activités que nous pourrions vous proposer, cette association éditant des mémoires et organisant des visites commentées de lieux historiques, entre autres.

Le service "Vie des Quartiers" dirigé par Monsieur TAYSSE, adjoint au maire, a organisé un "Rendez-vous des Associations", le 13 avril dernier. Nous y avons naturellement participé, ce qui nous a permis de prendre contact avec des habitants de notre ville et de nous faire connaître auprès d'eux.

Pour ce qui est de l'avenir : nous mettons sur pied, pour le 29 septembre prochain, une nouvelle visite de quartier. Elle concernera les alentours du square Stalingrad, c'est-à-dire les lieux-dits "Les Buttes" et "Les Rieux".

Le deuxième tome de l'Histoire d'Aubervilliers est en partie à l'imprimerie de devrait sortir en octobre. Il concerne la période allant des guerres de religion à la Fronde. Des extraits devraient en paraître dans Auber-Mensuel.

Nous envisageons aussi une conférence avec le Professeur JACQUART.

Voilà, je pense, un bilan assez riche.

En attendant de vous retrouver dans quatre mois, je vous souhaite à tous et à toutes de BONNES VACANCES et je vous dis :

A bientôt.

La Secrétaire

G. GOULM

ARTISANS ET COMMERÇANTS DU MONTFORT

Dans notre précédent bulletin, nous avons publié la première partie des souvenirs de Monsieur CHABASSOL. Vous trouverez, ci-dessous, la suite de son témoignage couvrant la période 1930-1950.



Il me semble bien que ce soit en 1923 que mes parents firent l'acquisition de la maison sise au 1, rue du Buisson et 163 (ex 123) rue du Bateau¹, pour y résider mais surtout transformer la remise de la cour en atelier de mécanique.

Je faisais une année de cours complémentaire avant d'entrer en apprentissage à Nord-Paris, anciennement Sohier. Mon père, contremaître chez Deberny, passait tous ses loisirs à construire et aménager ce futur local durant deux ans. Excellente couturière ma mère avait fort à faire avec fournisseurs, maçon, la maison et bien d'autres besognes.

Au fil des jours et même des années, on finit par découvrir toutes les ressources de ce quartier du Montfort, riche en petits commerces et artisanats. La plupart devinrent de bons amis, les uns travaillant avec les autres.

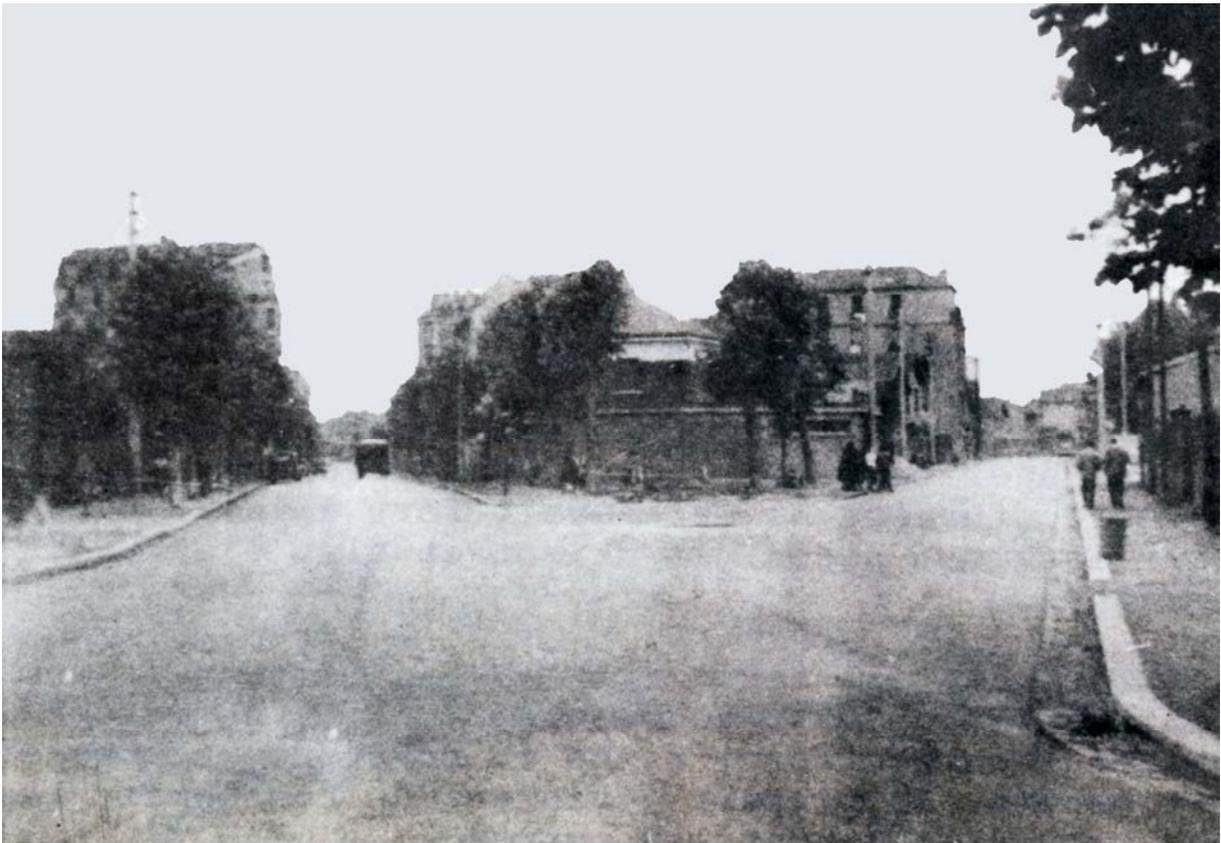
- Rue du Bateau, au 169, Monsieur SALMON père, fabriquait des serrures de malles et valises, coins de valises, tous découpages et petits emboutissages.
- Monsieur SALMON fils, monta un atelier dans le chemin prolongeant la rue Elisée Reclus vers la Maladrerie, et faisait, je crois, des outils à découper, étant donné sa formation d'ajusteur.
- Rue du Bateau, contigu à Monsieur SALMON père, le mécanicien de Guynemer possédait deux bons tours à métaux, j'ignore le genre de pièces qu'il usinait... et regrette d'avoir oublié son nom !
- Rue du Bateau, vers la route de Flandre², il y avait un maraîcher, côté impair : Monsieur NORMAND, un autre lui faisait face, côté pair.
- Rue du Buisson, au 1, ce fut l'atelier de mon père.
- Rue du Buisson, au 4, Monsieur MOREL, issu d'une usine de modelage de Paris, vient s'établir et monte un très bel atelier, outillage moderne où

¹ Actuelle rue Danielle Casanova.

² Actuelle avenue Jean Jaurès.

régnait ordre et propreté. Nous collaborions et Monsieur MOREL nous confiait les usinages pour lesquels il n'était pas outillé.

- Passage du Buisson, Monsieur GENDRON et fils faisaient des travaux dans les cimetières.
- Rue du Fort³, Monsieur DESBRUERES possédait au moins quatre tours, des perceuses et usinait à façon. Puis il se spécialisa dans la fabrication des tubes épais pour très hautes pressions. Ensuite il fit construire maison et atelier à La Plaine-Saint-Denis.



Carrefour au croisement du boulevard Edouard Vaillant et de la rue du Montfort (actuellement rue Hélène Cochenec) en direction de l'avenue Jean Jaurès. Photo prise entre les deux guerres

- Rue du Fort, Monsieur WIART avait un grand atelier de tôlerie, nous usinions souvent pour lui et je ne sais si l'atelier a survécu avec son fils Jacques.
- Place de l'Hospice, Monsieur NIART et son fils étaient garagistes et agents Peugeot.

³ Devenue rue Léopold Réchossière en 1945.

- Rue du Pont Blanc, au 49, était un atelier de réparation de fûts métalliques et ce fut Monsieur BOBIGEAT qui reprit cet emplacement pour y installer un stockage et embouteillage de Pernod-Pontarlier.
- Rue du Pont Blanc, au 51, savons et parfumerie Lérés, qui devint entrepôt de Wanner, puis repris en 1945 par Physique et Industrie.
- Rue Elisée Reclus, Monsieur LACOURT monte un atelier de tôlerie et toutes soudures. Très capable, bonne clientèle et collaboration fréquente.
- Rue Elisée Reclus un très bon mécanicien auto, qui, sans doute peu organisé, ne devait pas rester bien longtemps, dommage !
- Rue Jules Guesde : beaucoup de bricoleurs et de chiffonniers, tels P'tit Louis, Titiss alias François Sevré et Fonfonse que j'ai retrouvé en 1976 à l'Ile de Ré !
- Rue du Montfort⁴ : un menuisier je crois, mais curieusement nous n'avons jamais eu à faire à lui.
- Boulevard Edouard Vaillant : Monsieur GENESTY fonde une boutique de cycles, bonne maison, nous nous retrouvons mobilisés à la station-magasin de Châtres (Aube), puis nous ferons exode et retour ensemble.
- Boulevard Edouard Vaillant, Monsieur WOLCKE, le sans filiste du quartier et n'oublions pas Monsieur FROT, motocycliste acrobate ... et bruyant.
- Boulevard Edouard Vaillant toujours : une belle entreprise de modelage sur bois, Messieurs BAGUE et PETIT avec qui l'on travaillait très souvent.
- Avenue Jean Jaurès, le garage du Fort, tenu par Monsieur GAY et le garage DENISOT, tous deux amis que je regrette.

Terminons ce tour d'horizon par des commerçants chez qui on allait avec plaisir : le boulanger PELIGRI, le boucher MEPILAT, le bar-épicerie GILOZ, le café ODOUL, le droguiste COLLOT etc.

Dans les années 20, il y avait aussi des ambulants tels le marchand de cœurs à la crème, un marchand d'oubliés, un boulanger et, bien sûr, l'incontournable vitrier.

René CHABASSOL

⁴ Fut rebaptisée rue Hélène Cochenec en 1946.

L'ENFANT

Soins, habillement, nourriture, habitation, éducation, avenir.

Madame Suzanne POISSON, née à Aubervilliers en 1910, dont les origines familiales dans notre cité remontent au 16^{ème} siècle, nous a remis cet article dans lequel se croisent ses souvenirs personnels et des souvenirs de sa lecture de "Comment vivaient nos ancêtres" de J.L. BEAU- CARNOT.



Aucune comparaison ne peut être faite sur la vie d'un enfant du XX^{ème} siècle avec celle des siècles précédents.

Alors que de nos jours (1991) 98% des enfants atteignent l'âge adulte, autrefois, un sur deux décédait avant l'âge de cinq ans. Dès sa naissance, il était en danger par manque d'hygiène, d'attention, d'ignorance, ou de maladies épidémiques infantiles. Un de ses aînés était-il atteint de variole, rougeole, croup, etc., le nouveau-né n'y résistait pas ; adolescent, dans certaines familles, la tuberculose le guettait.

Issu d'une famille nombreuse (8 à 15 et parfois plus) de même père mais parfois de mères différentes, car nombreuses étaient les femmes qui décédaient prématurément à la suite d'accouchement difficile, le père ne pouvait désormais subvenir aux multiples tâches domestiques et d'éducation qui étaient échus à la femme, il ne tardait donc guère, fréquemment à moins de six mois, à repasser devant Monsieur le Curé - c'était le cas le plus courant.

Mais il en était de même pour une femme veuve qui se voyait forcée de remplacer son mari défunt par un autre homme capable de cultiver les champs et de prendre en charge ses enfants en bas âge.

Lors de l'accouchement, en dehors d'une voisine ou d'une femme, membre de la famille, souvent se trouvait une curieuse personne. C'était la "bonne femme" comme on l'appelait. Elle accourait à chaque événement et, en particulier aux premiers et aux derniers moments de la vie. La toilette des morts et des bébés étaient son métier, à quoi, il faut ajouter celui de vétérinaire. Lorsqu'elle agissait en sage-femme, c'était souvent elle qui, par méconnaissance profonde de la médecine, faisait succomber la mère. Une fois l'enfant paru la "guette-au-trou", comme on la nommait souvent, avait tôt fait de lui appliquer quelques tapes sur les joues ou de lui pincer le nez afin de rendre la physionomie plus agréable. La docte matrone mettait souvent là autant d'énergie qu'elle en mettait à l'étable,

avec la vache qui vêlait et son veau, et l'enfant, quelquefois, se voyait partir pour la vie avec un profil plus ou moins difforme. On n'avait pas toujours la main heureuse quand on se mettait à corriger la nature.

Au XVIII^{ème} siècle, le recours à la sage-femme se généralisera. Elle aura fait serment sur les Saintes Evangiles car l'église exerce toujours sa présence et lorsque l'enfant n'est pas viable ou en danger de mort, il était immédiatement ondoyé par une de ces femmes dont chaque prêtre avait bien soin de faire entrer la formule dans la tête de ses paroissiens. Ne craignait-on pas que le bébé n'erre dans les limbes et qu'il lui soit refusé une sépulture chrétienne, c'est-à-dire anonymement enterré et hors du cimetière.

Enfin, lorsque l'enfant était viable, dans les trois jours qui suivaient la naissance, on préférait, malgré tout, le mettre en règle avec le Ciel. Alors, le père le prenait dans ses bras, tout emmaillotté, et se mettait en route pour le clocher paroissial. Il se faisait accompagner d'un aïeul encore valide, d'une sœur ou de quelqu'autre parent qui serait les parrain et marraine, à moins qu'il ne réquisitionne, en chemin, homme ou/et femme alors qu'ils labouraient leur champs ou fanaient dans un pré en bordure du sentier. La pluie, le gel, le vent n'auraient pu empêcher, au cœur de la mauvaise saison des expéditions qui étaient, on s'en doute, plus d'une fois fatales au nourrisson⁵.

Bien que noyé dans la laine et le lin, il ne résistait pas, bien souvent, aux rigueurs de la météorologie. Malgré ces difficultés, on préférait assurer au nourrisson le Ciel plutôt que les limbes. On trouvera énormément de décès, de très jeunes enfants,- dans les quelques jours suivant le baptême.

Certains prêtres répugneront à dresser un acte de sépulture pour un si jeune enfant qui n'avait fait que passer, se limitant souvent à une mention en marge de l'acte de baptême "obiit 10^o février" (inhumé le 10 février). A moins que l'on décide de ne pas l'indiquer du tout.

Devant cette importante mortalité, il ne sied pas de pleurer la mort d'un enfant, cela semble assez bien accepté. Ils ont eux-mêmes tant vu de décès de frères ou sœurs plus jeunes, de petits neveux ou petites nièces, ou de bébés des maisons avoisinantes..., c'était dans l'ordre des choses et on se contentait de l'imputer à la volonté mystérieuse de Dieu.

L'accouchement (jusqu'à la première moitié du XX^{ème} siècle) avait lieu au domicile (le premier enfant souvent chez les parents ou beaux-parents). La sage-femme en est avisée une quinzaine de jours avant la date prévue.

⁵ Ce n'était pas le cas à Aubervilliers.



Les maternités des hôpitaux qui se développent au XIX ème siècle sont laissées aux misérables ou aux sans famille. Ce n'est qu'en cas de grandes difficultés que l'on fera appel au médecin.

La mortalité infantile était encore aggravée par les modes d'allaitement. Qu'une mère de famille vienne à manquer de lait et un délicat problème se posait. Comment dès lors nourrir l'enfant ? En ville, les familles quelque peu aisées avaient vite pris l'habitude de placer leurs rejetons en nourrice. A Aubervilliers, à une certaine époque, de nombreux parisiens, enfants de commerçants, y sont placés. Au XIX ème siècle, on connaîtra les nourrices à domicile. Les paysans, eux, ne pouvaient qu'avoir recours au lait d'animaux (vache, chèvre) dont les conditions de traite n'étaient guère hygiéniques et les biberons n'y étaient pas connus.

Au XIX ème, à Aubervilliers, un certain nombre de cultivateurs envoient leurs enfants en nourrice dans les départements de l'Aisne, de l'Orne, du Loiret, de

l'Eure, du Loir-et-Cher. Le recrutement se fait de bouche à oreilles. De multiples motifs expliquent ce procédé, si la bienséance interdit d'allaiter, l'épouse participe aussi aux travaux de son époux, il y a les halles de Paris... et puis un tabou, une femme allaitant ne doit pas avoir de relations sexuelles, l'enfant en nourrice dégage donc "ipso facto" les parents. L'enfant ne sera repris, en principe, que lorsqu'il saura marcher (18 mois/2 ans), il aura reçu la visite de ses parents, dans le meilleur des cas, deux ou trois fois. Il ne porte pas de culotte, les garçons restent en robe jusqu'à 6/7 ans. L'âge de raison : première culotte, alors commence la seconde enfance.

à suivre

REMERCIEMENTS

Remerciements au Docteur HAFNER pour nous avoir communiqué des documents sur la déportation et à l'imprimerie I.T.O.D. qui nous a donné des vieilles affiches datant des années 1950-1960 ainsi qu'à Monsieur ROUSSEAU, ancien cultivateur d'Aubervilliers, demeurant actuellement à Ponthierry (77) qui nous fait don de plusieurs instruments agricoles dont un tracteur datant de 1945.



PROVERBES

(Relevés par Mme POISSON)

Juin :

Au temps des cerises
Les médecins font grise mine

Juillet :

Juillet sans orages
Famine au village

Août :

Temps trop beau en août
Annonce hiver en courroux

Septembre :

Quand l'hirondelle voit la Saint-Michel
L'hiver ne commence qu'à Noël

UNE IDYLLE A AUBERVILLIERS EN MAI 1891

(Extrait du journal de Saint-Denis du 17.5.1891)

Lui, vingt-cinq ans, grand, mince, moustaches noires, mise élégante.

Elle, toute charmante en ses dix-huit printemps, châtaine, les cheveux légèrement ondulés, taille fine. Le corsage bien fourni, chaste, baissant modestement les yeux lorsqu'un audacieux regard la fixe d'une façon inconvenante, ne manquant jamais un office. Enfin, un modèle de candeur, enviée de bien des mères.

Elle et lui, sont tous deux enfants d'industriels d'Aubervilliers.

Certain jour de cette semaine, vers 9 heures et demie du soir, ils s'en allaient tous deux à travers champs. Lui, la tenant par la taille. Elle, s'appuyant doucement sur lui. Ils devisaient de gentilles choses, et de temps en temps, leurs lèvres se réunissaient dans un doux baiser.

Comme elle était fatiguée, on choisit pour se reposer, un champ de luzerne.

Nos deux tourtereaux roucoulaient une douce chanson d'amour...

Quand, patatras ! un représentant de l'autorité vient surprendre nos deux amoureux, dans leur nid de verdure.

Tête de l'amant heureux. Pleurs de la fille.

Le représentant de l'autorité jurant "Scrongnieugnieu!... Qu'v"foutez là ? Pudeur... Mœurs... Morale publique ... etc."

Lui, ne sachant pas comment se tirer d'un pareil pétrin, mâchonnant des paroles inintelligibles, lorsqu'une idée lui vint.

Déliant les cordons de sa bourse, il puisa et serra la main du malencontreux interrupteur.

Eh ! Eh ! Malgré que l'on soit représentant de l'autorité, on n'en est pas moins sensible à des arguments pareils.

L'aspect du louis, du jaunet avait produit son effet.

Donc, notre représentant à la vue du vil métal, ferma les yeux, laissa nos deux amoureux continuer en paix leur duo d'amour, sous l'œil vigilant et bienveillant de l'autorité.



Illustration tirée du livre de Louis BARRON « Les environs de Paris ». Ed. Maison Quantin, probablement fin du 19^{ème} siècle.

Consulté à la bibliothèque municipale Saint-John Perse

Et lorsque s'en fut allé le dernier soupir de leur... chanson interrompue, nos amoureux tirèrent de leur côté et le représentant de l'autorité, après un salut amical, déambula.

Tout le long, le long du ruisseau, etc.

∴

De cet amusant fait-divers, l'historien peut tirer parti pour la compréhension de la vie à l'époque considérée.

- Malgré les industries, souvent polluantes, qui ont envahi la ville depuis près de 30 ans, il y a toujours des champs où des tourtereaux peuvent s'isoler.
- Les industriels étaient encore assez nombreux à résider dans la ville. Il n'y avait pas la cassure géographique constatée aujourd'hui, même si, l'exemple de nos deux jeunes le montre, on restait dans sa classe sociale.
- La répression des besoins et aspirations des jeunes : l'intervention du garde-champêtre (ce pourrait être pour la luzerne saccagée, mais apparemment il n'est pas question de cela) et l'idéal fixé à la jeune fille : un modèle de candeur, baissant les yeux.

Ce garde-champêtre eut-il été aussi indulgent envers un couple de jeunes ouvriers ? Si c'est non (bien sûr nous ne le saurons jamais), alors là, il n'y aurait pas grand chose de changé.

Jacques DESSAIN

ECRIVEZ-NOUS

Envoyez-nous des informations

Faites-nous part de vos réflexions

Proposez-nous des articles, des photos, des documents etc.

ADHESION OU READHESION

(À adresser à la Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

68, avenue de la République 93300 Aubervilliers

NOM.....Prénom.....

Adresse

Code Postal..... Ville.....

Numéro de téléphone (facultatif)

A envoyer avec un chèque bancaire ou un CCP d'un montant de Frs 50,00

L'adhésion comprend le service gratuit d'un bulletin paraissant deux ou trois fois l'an et l'information sur toutes les activités de la Société.

TABLE DES MATIERES

ARTISANS ET COMMERÇANTS DU MONTFORT.....	3
L'ENFANT	6
REMERCIEMENTS	10
PROVERBES	10
UNE IDYLLE A AUBERVILLIERS EN MAI 1891	11
ECRIVEZ-NOUS.....	14
ADHESION OU READHESION.....	14